



Médiathèque Valais St-Maurice

Vendredi 4 mai 2012

12.30-13.30



Frank Herbet-Pain

A la rencontre de Frank Herbet-Pain...

Né en 1955, Franck Herbet-Pain est diplômé d'un Capes de Lettres modernes et auteur d'un mémoire en littérature comparée sur James Joyce.

Il vit à Saint-Étienne où il enseigne les Lettres ainsi que le théâtre et consacre du temps à son travail d'écriture qui se développe autour de ce qui définit la création et le statut d'artiste.

Le Blanc Fouquet, publié en 2010, raconte l'histoire de Jean Fouquet, peintre officiel du roi Louis XI, enlumineur de livres d'Heures et auteur de célèbres portraits, il crée des émaux, des vitraux et probablement des tapisseries. Célèbre de son vivant, Jean Fouquet subira ensuite une longue éclipse jusqu'à sa réhabilitation au XIXe siècle.

Né au temps de la guerre de Cent ans, des amours illicites d'un prêtre et d'une femme du peuple, Jean Fouquet grandit à Tours, sur les bords de la Loire.

Tandis qu'il découvre à travers la nature, la couleur qui l'impressionne : « *Quand il commence à marcher, il va d'une attirance à l'autre, du carré de soleil sur le plancher aux cubes colorés qu'a apportés son père, et qu'il empile maladroitement, il en sursaute quand ils tombent sur le sol. Dans le jardin attenant à la cuisine, sous le regard en laisse de sa mère, il agrippe le vert de l'herbe, le marron des mottes de terre, le gris du cailloux tous arrêtés d'une main avant qu'ils arrivent à sa bouche au contraire de ce qu'il voit sur la table, sanglé à sa chaise haute, le rouge des radis qu'il suçote, le jaune des champignons, l'orange des citrouilles, le blanc des fromages, et quand sa mère le sort allongé à l'ombre de l'orme, quand elle croit qu'il dort, il garde les yeux levés sur le bleu du ciel qu'il ne peut voir ailleurs, ce bleu.* » (p. 14)

Il s'imprègne des enluminures qui illustrent le livre dans lequel son père lui apprend à lire. Il reproduit les images pieuses, dessine le visage de son père, de sa mère.

D'abord apprenti de Maître Royer, il quitte Tours, rejoint Paris et entre dans l'atelier

de maître Haincelin.

Au moment où la peste se déclare, Jean reste confiné dans l'atelier comme sous une cloche de verre : *« L'atelier est une cloche de verre sous laquelle il lui semble être comme une pousse du jardin des simples dans le clos religieux voisin, son œil saisissant à travers la fenêtre qui donne sur la rue des médecins tout en noir, des hommes d'armes, dont les défauts des vitres découpent les silhouettes hachées, marche saccadée, drôle d'humanité réduite à un mauvais brouillon de ses dessins. Après le dîner, il retrouve dans ses livres des corps vigoureux de Raoul de Cambrai, de Huon de Bordeaux quand un soir il s'arrête, les yeux fatigués, les doigts entre les pages, et surprend par hasard dans la vitre son reflet, ce personnage qui le regarde, un visage jeune, au regard un peu las, baigné de la lumière de la bougie qui ombre sa joue gauche, seulement Jean l'apprenti encore, mais qui promet à ce double qu'il sonde dans les yeux de devenir un nom propre, Fouquet. »* (p. 65-66)

Ses premières œuvres attirent l'attention; on s'étonne de cette rare faculté à représenter de façon si réaliste les visages rencontrés une seule fois.

En 1440, Jean part pour les Flandres et son périple vers le nord le mène jusqu'à Amiens, Arras et Bruges où il rencontre le peintre Jan Van Eyck.

« Mais plus que cela, c'est la lumière qui captive l'œil de Jean, ses couleurs délicates et intenses qui font les chairs palpables, les étoffes moelleuses, elle brille d'une réalité qui n'existe qu'en dehors des murs de l'atelier sans qu'une seule couche de vernis n'attise cette transparence. Il épie l'apprenti sur ses mortiers, porte d'un doigt à ses narines la couleur qui reste incapable de lui révéler ce qui peut capter cette clarté. La veille de son départ, le maître lui remet son salaire, le félicite, et Jean y puise l'encouragement de lui demander d'où vient sa lumière. Van Eyck sourit... Messire Fouquet, j'ai cherché longtemps, tenté tous les mélanges pour trouver mon outil, chaque peintre doit façonner son outil. Et Jean n'ose pas brusquer le seuil des lèvres minces qui se sont refermées sur leur secret. » (p. 71-72)

En Italie, il rencontre Fra Angelico et découvre émerveillé les œuvres de Masaccio. Son style est en train de naître. Devenu peintre officiel de la cour, maître d'atelier, il enseigne à ses apprentis et à ses fils les couleurs.

C'est à Tours où il est né et a vécu qu'il meurt, lentement empoisonné par la couleur : le blanc royal, le blanc Fouquet : *« dont il ignore l'empoisonnement lent qui se répand dans son ventre, un blanc qu'il veut rond, luisant, plus que les nuages, moins que les crêtes des vagues de la Loire, presque comme l'aine de Madeleine, ou la flamme débutante de la bougie, un blanc qui serait l'essence de toutes ses nuances, une couleur plus que les autres qui signerait sans son nom, son œuvre. »* (p. 118)

Geneviève Erard